

Petits riens

Claude Léger

Grande cause nationale 2012

Il entra dans le cabinet du psychanalyste de sa démarche très particulière : trois pas en avant suivis de deux en arrière, puis de nouveau trois en avant et ainsi de suite. Il avait calculé, il y a longtemps déjà, qu'il lui fallait une minute et douze secondes pour franchir un seuil, y compris la fermeture de la porte, à condition de n'avoir qu'à la rabattre, ce qu'il faisait en se servant de son coude gauche, jamais du droit et encore moins de la main. Ses épaules, frêles, contrastaient avec des cuisses et des mollets saillants, façonnés par les kilomètres accomplis quotidiennement en raison de la façon si singulière qu'il avait de se déplacer. Il portait la tête droite, mais, plutôt que de fixer celui qui l'accueillait, son regard semblait se perdre derrière lui, dans les rayonnages de la bibliothèque et même au-delà. Ses vêtements démodés étaient d'une autre génération, des habits de vieux, alors qu'il conservait un je-ne-sais-quoi d'enfantin dans les traits du visage.

Le seuil enfin franchi, il annonça simplement : « Le loup. » Ce n'était ni une exclamation, ni vraiment une interjection, à peine une désignation, émise de façon monocorde, et dont le caractère autoréférentiel paraissait incertain. D'abord, pensa l'analyste, parce que rien dans son apparence n'évoquait l'animal que le visiteur, dont il estimait l'âge à la soixantaine dépassée, venait en quelque sorte de faire surgir. Lui vint alors à l'esprit l'image de l'Homme aux loups, cette photo où l'on voit Seguéi Petrov Penkejeff, avec sa silhouette de petit fonctionnaire, déambulant dans Vienne. Non, ce n'était pas cela. Ce souvenir parasite en masquait un autre. Il ne le retrouvait pas.

Aussitôt après vint « Robert ». Le prénom sortit de la bouche du visiteur sur le même ton un peu mécanique, avec une brève scansion entre « Ro » et « bert ». Il répéta, comme s'il s'appliquait : « Ro-bert. » L'analyste haussa les sourcils avant de les froncer. Le loup... Robert... « Dois-je en inférer que vous vous appelez Robert Leloup ? », hasarda-t-il. Tout en posant cette question, il sentit que quelque chose de lointain lui revenait. Il ne savait pas encore précisément quoi. Il invita donc l'homme à s'asseoir, en pensant : pour le divan, on verra plus tard.

« Maman », énonça alors, tout à trac, le curieux sexagénaire, toujours sans hausser la voix. L'analyste se sentit assailli par les interrogations les plus confuses : le visiteur, qu'il commençait à appeler pour lui-même « le patient », invoquait-il sa mère dans un moment de détresse incommensurable ? Mais la neutralité avec laquelle il avait formulé son « Maman » ne laissait rien entendre de la sorte. Alors, s'agissait-il d'une désignation de la place qu'il conférait à l'analyste : moi le loup, toi maman ? Ce fut à ce moment précis que la mémoire lui revint. Il chercha la façon la plus adéquate de faire savoir au patient qu'il savait qui il était, ou plutôt, qui il avait pu être il y a soixante ans : « Pour me livrer d'emblée des signifiants maîtres d'une telle qualité, ne serait-ce pas que vous avez déjà fait une première tranche ? »

Le regard du supposé prénommé Robert se posa enfin sur l'analyste, qui crut y deviner de la surprise. Comment pouvait-il être au courant ? « N'étiez-vous pas avec Rosine Lefort ? » L'autre ébaucha alors une sorte de grimace en guise de sourire, peut-être un sourire nostalgique : « Ah ! madame... », soupira-t-il. L'analyste décida alors de lui tendre une perche : « Oui, je sais ce qui s'est passé à l'époque. Je le sais grâce à un certain docteur Jacques Lacan qui vous a immortalisé dans son séminaire. » Robert s'agita tout à coup sur son siège : « Quoi ? À quand ? » Manifestement, il n'était pas au courant. Il avait manifestement aussi acquis du vocabulaire depuis 1954. « Non. Lacan : L-A-C-A-N. C'était l'analyste de madame Lefort. Elle lui avait parlé de vous dans ce que nous appelons des séances de contrôle et il avait trouvé le travail que vous faisiez alors avec elle si remarquable qu'il avait proposé à madame Lefort d'en parler à son séminaire, un lieu très bien fréquenté où se réunissaient des docteurs, des philosophes et même des jésuites. Et, comme ce séminaire a été publié bien plus tard, quand vous aviez déjà plus de 20 ans, vous êtes depuis devenu célèbre. Bon, d'accord, pas autant que Temple Grandin, mais en tout cas célèbre chez les lacaniens, la tribu de madame Lefort. Tenez, c'est là, dans ce livre. »

Après avoir tâtonné, l'analyste avait extrait un volume sur la couverture duquel figurait un éléphant d'Afrique aux oreilles déployées. On aurait plutôt dû y mettre un loup, pensa-t-il. Tout en compulsant l'ouvrage défraîchi, il jetait des regards subreptices à son laconique interlocuteur, chez qui l'agitation était retombée et qui semblait attendre la suite dans une apparente indifférence. Savait-il que madame Lefort n'était plus de ce monde, que des hommages lui avaient été rendus à l'occasion de sa mort, hommages au cours desquels son nom ou plutôt son prénom à lui, Robert, avait été plusieurs fois mentionné ? On n'avait pas manqué alors de rappeler à quel point les trajets que les enfants avaient faits avec elle étaient liés à sa propre cure analytique et avaient engagé son désir d'analyste.

Il préféra baisser les yeux sur le livre : « Tiens ! Monsieur Hyppolite, le célèbre traducteur de *La Phénoménologie de l'esprit*, qui assistait au séminaire, a demandé à madame Lefort : "D'où est venu le loup ?" Vous savez ce que madame Lefort lui a répondu ? "*Le loup était évidemment la mère dévorante, en partie* ^{1.} » En partie seulement, car elle était prudente, après ce qu'avait dit le docteur Lacan de la difficulté du cas et surtout du diagnostic.

Qu'en était-il soixante ans plus tard ? Soixante ans à coup sûr sans ABA, sans TEACCH, sans PECS ², avec comme seul viatique une autonomation et même un autobaptême ³ rendu possible par le travail de Rosine Lefort. Qu'allait-il, Robert, pouvoir faire de cette entrée en matière, que l'analyste lui avait proposée avec le rappel de la séquence inaugurale d'une existence qu'il supposait avoir été ballotée d'une institution à une autre ? Et d'abord, pourquoi cet homme était-il venu consulter, lui, un analyste ? Qui pouvait bien avoir eu l'idée, si incongrue de nos jours, d'adresser un tel patient, qui plus est sexagénaire, à un psychanalyste ? Il se rappela avoir reçu et écouté, parfois pendant plusieurs années, un certain nombre de sujets dont la psychose s'était déclenchée dans la petite enfance, mais qui tous parlaient, avec ou sans orthophoniste, qui lui relataient leurs multiples activités – souvent, ils n'avaient pas un instant à eux – avec une minutie qui l'étourdissait parfois. Il pressentit à cet instant précis qu'il allait devoir inventer, pas vraiment une technique, mais un moyen de répondre à cette demande, à la fois si forte et si peu articulée en chaîne langagière. Il se demanda s'il n'avait pas gardé quelque part des crayons de couleur. Le temps d'ouvrir un ou deux tiroirs du bureau à la recherche du matériel, Robert avait déjà avancé le fauteuil, où il avait accepté de s'asseoir « du bout des fesses », et calé ses avant-bras sur le bureau, prêt à travailler.

À la fin de cette première séance, alors qu'il allait sortir, Robert fit brusquement demi-tour et revint choisir sans hésitation un crayon, qu'il mit dans sa poche. Un objet *a* ?

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 117.

2. La méthode ABA désigne l'*Applied Behavior Analysis* (le terme « Analysis » est évidemment un faux ami, ce qu'on traduit d'ailleurs en anglais par « faux ami »). La méthode TEACCH ou *Treatment and Education of autistic and related handicapped Children* propose un acronyme fantaisiste, car il est à l'évidence impossible de prononcer TEARCHC, même pour un enfant qui n'aurait pas de troubles envahissants du développement (TED). Enfin, le PECS est la méthode la plus divertissante, car haute en couleurs (*Picture Exchange Communication System*).

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud, op. cit.*, p. 119.